

L'automne est mûr



Jean-Claude Michelet

L'automne est mûr

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-8736-0

Dépôt légal : mai 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Johanna finissait de prendre sa douche, l'eau tiède ruisselait lentement contre son corps, pour s'achever en légers tourbillons au sommet de ses cuisses. Elle adorait cette sensation voluptueuse, cette impression de plaisir discret face au miroir de la salle de bain. A 40 ans Johanna se savait belle, elle aimait contempler la délicate cambrure de son corps, et pouvait rester ainsi de longues minutes avant d'enfiler son peignoir bleu pervenche.

Directrice artistique dans une agence de pub Aixoise, elle souhaitait, ce matin de Juillet, prendre le temps de vivre, et s'était accordée une semaine de vacances sur la Côte Varoise, dans un petit port de pêche. Elle venait d'achever une longue « campagne » publicitaire sur les couches-culottes et les bonbons Suisse.

Des amis de son Ex possédaient une adorable maison de pêcheur aux « Oursinières », à quelques encablures du Pradet. Elle était partie seule, libre, sans contrainte, loin de l'agitation confuse de son bureau.

Johanna n'avait donné son adresse à personne, la solitude de ce petit port, ses calanques, sa plage,

suffiraient à lui rendre la sérénité et le calme auquel elle aspirait.

La matinée était bien entamée, elle était arrivée très tard, hier soir, ayant pris le temps de mettre de l'ordre dans ses dossiers avant de partir en villégiature, elle n'imaginait pas un seul instant devoir se dérober à ses obligations professionnelles.

Son assistant avait son n° de portable et c'était bien le seul.

A midi, en guise de préambule, elle eut une furieuse envie d'aller déguster, dans l'un des restaurants du port « La Chanterelle » la fameuse soupe de poisson du chef... Une vraie de vraie, dont la réputation était parvenue jusqu'à elle ! Les petits croûtons, la rouille... et le soleil. Un authentique privilège à connaître en priorité.

Johanna était indéniablement ce qu'il était convenu d'appeler une très belle femme. Un caractère bien trempé, une aisance naturelle qui faisait dire à ses collaborateurs qu'elle avançait toujours « droit dans ses baskets ». Il émanait d'elle un charme particulier, une séduction irrésistible. Son habitude d'avoir à gérer une équipe d'hommes et de femmes, lui donnait sans doute, obligation d'efficacité sans possibilité de s'y soustraire. Johanna était amenée à prendre des décisions souvent lourdes de conséquences.

Elle avait su s'imposer par son talent et imposait un vrai respect. Si elle n'acceptait pas facilement la contradiction elle avait un sens inné du travail en équipe, toujours à l'écoute des idées que pouvaient lui apporter ses collaborateurs.

La soupe de poisson fut à la hauteur de sa renommée.

Le programme de cette journée allait dépendre de l'humeur du moment, profiter de chaque instant, sans l'ombre d'une contrainte, se laisser porter par les événements.

Johanna en quittant le restaurant, se rendit sur la jetée qui lui faisait face.

Le soleil était de la partie, une légère brise tentait de rafraîchir l'atmosphère et agitait, dans le port, chaque embarcation dans un désordre naturel.

De cet endroit, elle avait une vision panoramique du village, les maisons colorées à la chaux faisaient un peu songer à un décor de théâtre où des comédiens allaient surgir d'un instant à l'autre pour interpréter une pièce de Pagnol.

Elle entreprit de descendre quelques instants dans les calanques qu'elle pouvait apercevoir depuis la jetée et, les pieds dans l'eau, face à la pleine mer, elle s'installa à la proue des roches rouges.

Les vagues venaient s'y briser dans un fracas éblouissant, l'écume atteignant souvent plus de 10 mètres de haut. A cette heure là, la vision de ces gerbes d'eau explosant dans le soleil couchant, lui parut fascinante, à l'instar d'un feu d'artifice improvisé.

Johanna s'était approprié un rocher plat afin de s'abandonner pleinement au « spectacle » dans une sorte de méditation contemplative.

Il était presque 20 h quand elle réalisa qu'elle n'avait pas amorcé le moindre mouvement depuis près de deux heures. Se promettant d'y revenir fréquemment, elle décida de rentrer.

Installée sur sa terrasse, son dîner fut des plus frugal, salade verte arrosée d'une huile d'olive locale particulièrement fruitée et dégustation d'un fromage de chèvre délicatement corsé... le tout agrémenté d'un petit rosé de pays... superbe !

Johanna demeura un long moment sur la terrasse de sa maison, les yeux mi-clos, profitant, avec bonheur, de la fraîcheur à la tombée de la nuit.

Les volets de la chambre étant restés fermés toute la journée, elle se glissa avec délectation dans des draps frais et soyeux. Elle revoyait le petit sentier dans les calanques, les vagues se brisant sur la roche, cette sensation de ne plus faire partie du monde réel, cette impression d'être ailleurs... Son corps ne lui appartenait déjà plus ! Elle s'immergeait lentement dans l'atmosphère ouatée du sommeil.

Au petit matin, lorsqu'elle ouvrit les volets de sa chambre, le soleil avait déjà investi l'ensemble du port, de nombreuses barques étaient encore amarrées aux pontons, tandis que quelques pêcheurs s'afféraient sur leurs embarcations, derniers préparatifs avant une journée en mer, Johanna découvrait la vie, en apparence si paisible, d'un pittoresque petit port de pêche Varois.

Elle but avec délice le bol de café noir qu'elle venait de préparer, il n'avait assurément pas la même saveur que celui qu'elle avalait, chaque jour, dans l'urgence, à son appartement d'Aix en Provence et... c'était merveilleux !

Elle avait cette faculté de savoir apprécier, à chaque instant, chaque évènement, aussi simple soit-il, comme un moment de découverte et de pur bonheur.

Elle avait remarqué depuis sa terrasse qu'un certain nombre d'hommes, une canne à pêche à la main, un pliant sous le bras, prenaient place à intervalles réguliers en contre bas de la jetée.

H. MICHAUX aurait pu dire de chacun d'entre eux, tellement ils semblaient choisir un emplacement immuable : « ... Partout où il va, il s'installe et personne ne s'étonne, il semble que sa place était là depuis toujours. »

Johanna, curieuse de ce ballet matinal, eut envie de voir de plus près ces autochtones, persuadée qu'elle allait se faire rabrouer en troublant leur tranquille détermination. Sa gentillesse, son charme eut tôt fait de créer un contact de sympathie réciproque. Elle prit un cours particulier sur les différentes méthodes pour attirer le poisson, en fonction de chaque lieu de pêche, pourquoi choisir un emplacement plutôt qu'un autre ?... La gentillesse de ces pêcheurs, leur amabilité à accepter le dialogue semblait lui procurer un plaisir évident.

S'apercevant qu'elle avait oublié, dans sa chambre, le roman qu'elle lisait actuellement, Johanna y fit un bond rapide avant de s'installer à la terrasse du « Crabe Poilu », devant un citron pressé sans sucre. Il devait être 10 heures. Elle lisait « Le Pré Joli » de Raphaël Pividal dont le personnage principal, Jim, totalement atypique, l'amusait beaucoup. Sous un parasol bienfaiteur, derrière ses lunettes solaires, elle dégustait livre et boisson fraîche, avant d'aller savourer un mythique loup grillé au fenouil, aux alentours de midi.

Johanna percevait parfaitement qu'il lui était indispensable de saisir chaque instant, de savoir l'apprécier, pendant cette courte semaine de vacances.

Le repas fut un de ces moments privilégiés pour l'hédoniste que Johanna voulait être en ces instants. La perfection était elle en marche ?

Elle avait projeté d'attendre 17h pour entreprendre une ballade en forêt, au dessus du village, afin que la « fournaise » se soit quelque peu apaisée. Mais de retour sur sa terrasse, allongée dans son transat, un grand verre d'eau pétillante à la main, savourant ces délicieux instants de quiétude, elle dût lire une dizaine de pages du « Pré Joli », il faisait une température à ne pas mettre une estivante dehors, elle finit par s'endormir dans cette douce torpeur de Juillet. Quand elle ouvrit les yeux, le soleil couchant était déjà très bas, son livre gisait au sol, elle n'avait plus une seconde à perdre si elle souhaitait assister, une fois encore, au spectacle des roches rouges.

Elle resta longtemps assise sur son rocher jusqu'à la disparition totale du soleil derrière l'horizon. Elle aimait écouter ces moments de pur bonheur, à la tombée du jour, seule, face à la pleine mer, au milieu de la déchirure des vagues.

Elle dîna d'une tomate bien ferme, qu'elle voulut croquer à pleines dents. Il faisait encore très chaud malgré l'heure avancée de la soirée, Johanna eut envie de retourner sur la jetée tandis que la nuit s'emparait de l'espace. Les candélabres du quai se reflétaient en clapotis entre les barques de pêche, laissant une traînée floue sur l'eau. Depuis cet emplacement, elle pouvait voir sa maison, constatant

qu'elle avait laissé allumé le lampadaire de la terrasse.

Elle s'assit, un long moment, espérant la venue de la fraîcheur nocturne, profitant égoïstement de la quiétude de ce lieu. Ce n'est qu'après avoir ressenti les premiers symptômes d'un assoupissement naturel de ses sens, qu'elle se décida à rejoindre son lit.

Il faisait un temps idyllique, Johanna voulut s'offrir un « vrai » petit déjeuner, avec pain grillé, confiture, miel, jus d'oranges fraîchement pressées, fromage blanc, accompagné d'un café noir maison. Savoir prendre le temps, pour apprécier ces moments, tellement rares, tellement précieux.

Après une douche rafraîchissante, se souvenant que le vendredi était le jour du grand marché du Pradet, elle décida de s'y rendre vers 11h, il n'était distant des Oursinières que de deux ou trois kilomètres. Elle adorait l'ambiance colorée de ces marchés de Provence où les cultivateurs indépendants avaient encore la possibilité de vendre directement leurs produits, et c'est ce qu'elle recherchait.

Johanna, dès son arrivée, fit l'acquisition d'un couffin de paille tressée avec anses de cuir, très pratique, à porter sur l'épaule. Elle allait d'un étal à l'autre, essayant de se frayer un chemin au milieu des badauds... Toujours émerveillée par cette bonhomie méridionale, qui avait, en partie, justifié le choix qu'elle avait fait, il y a bientôt 10 ans, en quittant la région parisienne pour venir s'installer à Aix en Provence. Elle avait toujours combattu cette idée préconçue et totalement injustifiée, prétextant qu'il est impossible de travailler dans cette région faute d'interlocuteurs sérieux, les méridionaux sont des

feignants !!! (disait-on) A l'opposé de cette opinion, il était indubitable, que de plus en plus d'entrepreneurs faisaient le choix, de s'installer dans le Sud pour créer leur propre affaire, privilégiant un certain Art de Vivre.

Johanna avait déjà passablement garni son couffin, fromage de chèvre, tomme des Alpes, tomates olivettes, olives niçoises, légumes, fruits et fougasse locale... Lorsqu'elle décida de reprendre la direction des Oursinières.

Il était près de 13 h 30 lorsqu'elle s'installa, sur sa terrasse, devant une salade niçoise.

Ne réussissant à trouver aucun stratagème permettant d'atténuer la température ambiante, Johanna entreprit de franchir les quelques deux cents mètres qui la séparaient de la plage, pour tenter de se rafraîchir dans une eau à 28°. Il n'y avait pas encore grand monde sur cette petite bande de sable coincée entre le port et les rochers. Il était trop tard pour que les baigneurs du matin soient encore là, et beaucoup trop tôt pour ceux de l'après midi qui devaient être encore à table.

Elle adorait cette sensation de fraîcheur, toute relative, ressentie en pénétrant dans cette eau chauffée à blanc. Elle demeura un long moment, les yeux mi clos, se laissant bercée par le délicat mouvement de la vague.

Comme elle brûlait d'envie d'aller déguster un sorbet aux fruits de la passion et comme il est dit qu'il ne faut jamais contrarier une envie, elle enfila son jean par-dessus son maillot de bain et prit position à la terrasse d'un établissement réputé pour ses desserts glacés.

Elle sortit de son sac de toile jaune, son nouveau livre, « L'orgie » de John Fante, et tout en savourant sa glace, entreprit la lecture d'un auteur passionnant qui peut se compter certainement parmi les écrivains qui ont le mieux évoqué l'enfance et l'adolescence.

Johanna vivait ces instants avec une réelle jouissance. Chaque minute lui paraissait être un don du ciel qu'elle savourait avec délice.

Son désir de choisir les Oursinières pour résidence secrète de villégiature n'avait rien d'innocent. Elle se souvenait d'un séjour passé dans ce petit port de pêche, accompagnée de ses parents, elle devait avoir 14 ans, elle y fit la connaissance d'un garçon qui allait devenir son premier « grand » amour.

Il était beau comme un Dieu, un visage fin et de longs cheveux bruns, un regard romantique à souhait. Il avait 16 ans.

Leur séparation, à la fin de l'été allait être tellement douloureuse qu'elle en tomba malade, une forte fièvre l'empêchant alors de reprendre l'école à la rentrée.

Ce souvenir ne la quitta pas pendant de nombreuses années. Elle revint plusieurs fois aux Oursinières, rapidement, en coup de vent, mais c'était la première fois qu'elle venait y séjourner réellement.

De cette période, elle conservait, aujourd'hui, une image émue mais amusée.

Son père disait de ce lieu : « Je ne connais pas d'endroit, sur la côte Varoise avec autant de charme, exempt de tout snobisme, possédant une telle authenticité. » Il était vrai, qu'à cette époque, la région devenait de jour en jour la proie des

investisseurs et de leur bétonnage dévastateur et son puriste de père refusait d'accepter cette intrusion.

Johanna ne remarqua pas immédiatement qu'une voiture venait de ralentir en passant à sa hauteur, ce n'est qu'à son second passage, qu'elle s'aperçut du manège de son conducteur.

L'homme était en train de garer son véhicule à quelques encablures, mais elle préféra donner l'impression de n'avoir rien vu. Ostensiblement, il se dirigeait dans sa direction. Il pouvait avoir une trentaine d'année, brun, belle allure, une élégance certaine, il tenait un journal à la main : « Bonjour madame, je ne voudrais pas vous importuner, mais je pense que vous ne m'avez pas reconnu, tout à l'heure, je suis Sébastien Gray, nous avons travaillé sur le même projet, il y a un peu plus de 4 ans ! »

Etonné de son manque de réaction : « Vous êtes bien Johanna Gessler... Vous ne me reconnaissez pas » ?

Johanna le regarda droit dans les yeux : « Je suis désolée je ne vous reconnais pas... Je suis en vacances pour quelques jours et... je n'ai nullement envie de parler boulot » L'homme s'excusa de son aplomb puis ajouta avec un léger sourire : « Je suis également en vacances chez des amis au Pradet et n'ai aucune envie de parler « boulot ».

Johanna, irritée et intriguée par cette arrivée inopinée, aurait pu le classer dans la catégorie de ces dragueurs qui utilisent des subterfuges, probablement bien rodés, pour parvenir à leur fin. Elle était certaine de ne l'avoir jamais rencontré, sa mémoire ne lui faisant jamais défaut !

Pourtant, comment connaissait-il son nom ??

Comment était-il parfaitement au courant de ce projet ancien auquel elle avait participé ??

« Me permettez vous de m’asseoir ?... Puis je vous offrir quelque chose à boire ? »

Déconcertée par cette attitude, d’un geste, elle lui indiqua le fauteuil en face d’elle.

Sébastien s’efforçait de raviver ses souvenirs, évoquant certains détails de leur supposée collaboration. Elle semblait totalement déconnectée de son discours. Elle n’entendait plus réellement les mots qu’il utilisait pour la convaincre. Elle regardait cet homme avec intérêt, très courtois, racé, elle le découvrait pour la première fois. Il s’exprimait d’une manière très élégante, pleine de délicatesse. Ses yeux noirs, profonds, donnaient à son discours des accents de sincérité.

Elle était pourtant certaine de ne l’avoir jamais vu auparavant.

Il semblait bien la connaître, faisant allusion à son obstination à mener à bien chaque projet, contournant chaque obstacle avec une ténacité qui lui était propre.

Il faisait d’elle un portrait sans nuance, pragmatique, elle ne pouvait que s’y reconnaître.

Il lui expliqua qu’il venait de passer trois ans en Bolivie en qualité d’assistant du professeur Berkman, célèbre paléontologue. Depuis un an, de retour en France, il travaillait dans un laboratoire de recherche en génétique sur Lyon.

Sébastien étant attendu pour souper chez ses amis vers 20 h 30, il lui proposa de l’inviter à dîner le lendemain soir, dans le restaurant qu’elle choisirait, et il serait enchanté qu’elle accepta... Ce qu’elle fit sans

réfléchir le moins du monde, étonnée de la spontanéité de sa propre réponse.

Qui pouvait être Sébastien Gray ?

Johanna s'interrogeait mais il n'existait aucune réponse rationnelle, elle en était consciente. Elle tentait de rechercher dans sa mémoire les raisons qui auraient pu lui faire oublier cet épisode de sa vie, quatre ans plus tôt... Sans résultat. Pourtant elle se souvenait parfaitement du projet auquel Sébastien Gray venait de faire allusion, il s'agissait d'une campagne de lancement pour l'ouverture d'un grand centre commercial proche de Marseille... Mais de Sébastien Gray, aucun souvenir !!!!!

Elle dîna d'une Pizza achetée chez le pizziolo ambulante du bout du port. Très goûteuse et très épicée, une pâte très fine, comme elle les aimait. Elle resta un long moment sur sa terrasse, allongée dans son transat, ne parvenant pas à se débarrasser de l'image de cet homme, arrivé de nulle part, mais qui s'était introduit subitement dans son univers.

Elle ne souhaitait en aucun cas laisser ce charmant intrus perturber ses quelques jours de farniente.

Était-il un mirage, une illusion ?

Johanna le trouvait séduisant, elle ne pouvait le nier ?

Il se dégageait de lui un charme certain, un regard un peu froid, mais terriblement intense, son apparence était celle d'un homme d'une trentaine d'années, mince, élégant, à l'allure sportive... Johanna n'y était pas insensible.

Elle s'endormit, sans état d'âme, dans l'expectative de la soirée du lendemain.

A son réveil, sans se prendre la tête, tout en cessant de vouloir tout comprendre, tout rationaliser, elle n'avait qu'un seul désir continuer de profiter de son séjour pour reposer ses neurones et faire uniquement ce dont elle avait envie. En tout premier lieu, s'offrir un petit déjeuner royal, face au port, son roman dans la main gauche, les tartines de miel dans la droite. La chaleur était tout à fait supportable à cette heure de la matinée.

Sébastien, viendra-t-il ce soir ? Elle n'imaginait rien de bien précis à ce sujet, mais il valait mieux ne pas trop y penser... pour l'instant.

Après une douche salubre, Johanna eut une furieuse envie d'aller se plonger dans la mer. La plage des Oursinières, à cette heure, ressemblait à une sorte de conglomérat humain, composé d'êtres hétéroclites, allongés coté pile où coté face, dans un désordre Pirandellien, s'adonnant au rituel de la « coction céleste » !!!!!!! Cette vision apocalyptique incita Johanna à rejoindre ses calanques. Son rocher l'attendait, elle y déposa ses vêtements avant de se laisser glisser dans l'eau encore fraîche. Elle resta un long moment à dériver lentement, sur le dos, les yeux immergés dans la profondeur d'un ciel éternellement bleu.

Elle ne prit pas la peine de se sécher pour rentrer chez elle, le soleil allait faire le travail à sa place.

De retour sur sa terrasse, sous une chaleur suffocante, elle ôta son maillot de bain, dévoilant la nudité d'un corps à la recherche de la moindre sensation de fraîcheur. Quelques gouttes de transpiration commencèrent à perler autour de son cou, elle s'aperçut que la pointe de ses seins réagissait

à cet afflux chaud et salé, cette sensation lui procura un frisson sur tout le corps. Elle se sentait, en cet instant, chaudement bien, surtout très femme.

Sachant qu'elle irait probablement dîner avec Sébastien, elle préféra s'abstenir d'une quelconque collation ce midi. Johanna s'installa dans son transat, se laissant emporter insensiblement par la lecture de J. Fante dans le Colorado des années 30, au milieu des chercheurs d'or et des poseurs de briques.

Il devait être 16 h lorsqu'une petite brise, à peine perceptible, en provenance du large, vint la caresser avec volupté. Johanna ferma les yeux pour mieux profiter de cet instant, comme si tout geste, toute parole prononcée, avait pu interrompre cette fragile respiration d'air.

Un long moment plus tard, elle interrogea « la pendule d'argent qui ronronne au salon » Il était près de 17 h. Sébastien allait arriver vers 20 h, elle s'était laissée vivre, depuis son réveil, sans aucune fébrilité... Elle considérait qu'il s'agissait plutôt d'un signe positif, car elle souhaitait lui donner une impression forte d'elle-même, mais il était temps, maintenant, de prendre les choses en main.

Elle avait retenu une table à l'Oursinado, un établissement réputé pour ses spécialités de poissons et autres produits de la mer. Elle avait dû négocier, avec le patron, pour obtenir une table en terrasse, cet endroit était d'une grande beauté, surplombant la mer et les rochers d'une cinquantaine de mètres.

Sébastien allait adorer cet endroit, elle en était certaine.

Elle mit un peu d'ordre dans son appartement, enfila un tee-shirt long et noir afin de retrouver une

certaine décence. Elle aimait, à l'abri des regards, sentir sur sa peau, le souffle léger de l'air, ce frôlement doux et agréable de la brise du soir.

Il lui restait encore un petit peu de temps devant elle, juste assez pour prendre une douche rafraîchissante et se préparer avant son arrivée.

A peine avait elle entrepris de faire courant d'air entre les pièces de l'appartement, qu'elle aperçut sa voiture, probablement une Golf, se garer sous ses fenêtres, le long du quai.

Il lui fit un signe de la main en guise de bonjour, elle lui répondit par un signe identique en guise de bienvenue.

Il tenait à la main un petit paquet rouge cerclé d'un ruban noir, elle descendit l'escalier de tomettes brunes afin de l'accueillir à la porte d'entrée. Il lui prit la main chaleureusement, Johanna rayonnait d'un sourire éclatant.

« Je vous fais visiter mon château ? » Il acquiesça et gravit les marches derrière elle. « J'ai retenu pour 21 h, l'endroit devrait vous plaire ! »

Il eut un sourire complice. Il lui tendit son cadeau, elle se sentait un peu gênée puis entreprit d'ouvrir le paquet rouge cerclé de noir.

Il trouvait l'appartement tout à fait charmant, la vue sur le port, superbe.

Il s'agissait d'un petit coffret de cuir bleu renfermant une médaille en argent, de la taille d'un dollar, percée d'un trou en son centre, autour duquel était inscrite une phrase dans une langue que Johanna ne connaissait pas. Sébastien lui expliqua qu'il avait ramenée cette médaille de Bolivie, l'an passé. Elle lui

avait été confiée par un indien d'une tribu située non loin du lac Titicaca, qui lui avait expressément recommandé de ne l'offrir qu'à la seule personne dont il serait sûr qu'elle en ferait bon usage. Le texte, écrit dans son dialecte, disait à peu près : « La terre que tu foules aux pieds, recèle d'innombrables richesses mais prends garde de ne rien y déranger. »

Johanna était très touchée par ce présent, elle ne savait comment remercier Sébastien, spontanément elle lui sauta au cou l'embrassant sur les deux joues.

Ils se dépêchèrent de se rendre à l'Oursinado car il était largement plus de 21 h. Leur table était réservée au meilleur endroit, Johanna s'était montrée persuasive, elle portait autour du cou la médaille de Sébastien.

Le dîner fut divin, bouillabaisse servie sur un plateau de liège, soupe de poisson délicatement parfumée, accompagnée de sa rouille maison... le tout arrosé d'un vin blanc des coteaux du Bellet... admirable !

Johanna ne savait plus si c'était le vin ou la présence de Sébastien, qui la mettait dans cet état.

Ils commandèrent deux « williamines » de chez Morand pour le plaisir de prolonger ces instants de bonheur.

Quand ils s'aperçurent qu'ils étaient les derniers clients de l'établissement, ils prirent congé, non sans avoir pris le temps de féliciter le chef de cuisine. Il était minuit et demi.

Ils restèrent un moment accoudés au dessus du vide pour écouter le tintamarre des vagues venant se briser sur les rochers dans le silence de la nuit.

De retour sur le port des Oursinières, Johanna proposa une courte ballade sur la plage pour se dégourdir les jambes. La fraîcheur de l'eau sous les pieds leur apparut comme un réel bienfait.

Sébastien souhaitait la raccompagner jusqu'à sa porte, il lui prit la main, la porta à ses lèvres, ses yeux plongèrent dans ceux de Johanna, elle semblait très émue, elle avait une envie folle qu'il la prenne dans ses bras. Il saisit son visage entre ses mains, l'embrassa tendrement, la serrant contre lui. Elle crut défaillir un instant puis l'entraîna, sans un mot, dans l'escalier de tomettes brunes. Les fenêtres étant restées ouvertes, la chaleur s'était invitée pour la nuit, ils firent l'amour sur un drap posé à même le sol.

Quand ils se réveillèrent, le soleil baignait le petit port depuis de longues heures, Sébastien voulut préparer lui-même le petit déjeuner, imposant à Johanna de rester au lit en l'attendant. Enchantée d'être choyée de la sorte, elle s'installa confortablement, utilisant son oreiller comme dossier et reprit la lecture de son livre.

Sébastien apparut dans l'encadrement de la porte, un fichu sur la tête, un plateau, deux tasses, des confitures, du miel, et des tartines grillées qui embaumaient encore, et un tablier bleu et blanc pour tout vêtement. Johanna éclata de rire en le voyant, Sébastien, fier de son effet, fut prit d'un fou rire qui l'obligea à poser le tout, précipitamment, sur le lit. Quelques larmes de café s'échappèrent d'une des tasses venant éclabousser les pages encore ouvertes du livre de J. Fante. Il s'en excusa aussitôt, elle le rassura, ce n'était absolument pas grave.

Ils prirent un certain temps à déguster ce petit déjeuner, chaque tartine ayant une saveur particulière. Sébastien téléphona à ses amis qu'il lui serait impossible de rentrer pour le déjeuner mais qu'il serait là pour le dîner vers 20 h.

Ils décidèrent d'un pique-nique tout au bout des calanques en contournant la presque île des Oursinières. Johanna était emballée par cette idée « je m'occupe des victuailles, je prépare tout. » « Je prends la responsabilité du vin Ok ? » lui répliqua Sébastien qui n'imaginait pas un repas sans une bonne bouteille.

Ils quittèrent le petit port vers midi et empruntèrent le sentier des calanques au bord de l'eau pendant une bonne ½ heure, escaladant de gros rochers, étant parfois obligés de descendre dans l'eau jusqu'à mi-cuisse pour faire le tour d'un bloc infranchissable. Ils arrivèrent enfin à l'endroit recherché et s'y installèrent, à l'ombre d'un roc en surplomb ; comme ils l'avaient souhaité, le lieu était totalement désert, Johanna se déshabilla et plongea nue dans une eau « fraîche » à 26 ° ou 28°. Sébastien fit de même et vint la rejoindre aussitôt.

Une bonne heure plus tard, se hissant hors de l'eau, il entreprit de déboucher la bouteille de rosé « Clos Cibonne », versant ce vin encore très frais, dans des verres en cristal qu'il avait pris soin d'emporter discrètement. Johanna, nageait à quelques mètres de là, sans avoir eu, le moins du monde, conscience de ce qui se préparait. Sébastien se tenait debout, au bord de l'eau, un verre dans chaque main, tentant d'attirer son attention, celle-ci apercevant le spectacle « équivoque » qui s'offrait à ses yeux, eu un

éclat de rire et agitant ses bras en tous sens comme si elle coulait subitement, entreprit une sortie rapide.

Leur repas terminé, Sébastien se rapprocha de Johanna, il la trouvait tellement belle, sensuelle dans sa nudité, il l'embrassa doucement, elle se laissa glisser sous lui, ils s'unirent dans un tendre désir amoureux.

Elle ne se souvenait pas avoir pris autant de plaisir depuis fort longtemps, trop souvent abonnée aux rencontres sans lendemain, depuis sa séparation avec celui qui fut son compagnon pendant plus de 10 ans.

Ce que Sébastien lui apportait était incommensurable, sa tendresse, la douceur de ses gestes, l'expression de ses sentiments, tout était simplement magique pour Johanna.

La chaleur était intense, les reflets étincelants du soleil sur la mer les aveuglaient.

Ils décidèrent de passer le plus clair de cet après midi en immersion quasi-totale en cet endroit caché et difficile d'accès.

Johanna surgissait régulièrement de l'eau laissant le soleil imprimer son empreinte sur son corps, puis se livrait, à nouveau, à l'appel du « grand large ».

Vers 16 h, ils entendirent des voix qui semblaient se rapprocher rapidement. La mer était d'huile, une barque bleue avec deux hommes à son bord passait lentement à quelques mètres d'eux. Le rameur s'était arrêté de ramer et regardait dans leur direction. Johanna n'y prêta nullement attention, Sébastien eut aussitôt le réflexe de se couvrir... Les hommes avaient disparu.